

Fischer avait suivi cette enchère au milieu de véritables angoisses. Quand il se vit dix ducats assurés, il respira à pleins poumons, parut tout heureux et se frottant les mains balbutia entre ses dents :

— Maintenant vendez, vendez comme vous l'entendrez, tout ce que vous voudrez. Peu m'importe ! j'ai mon piano !

Ensuite, comme il savait par le tableau de vente que le piano ne serait vendu qu'en dernier, il alla attendre cet instant dans la chambre où était sa femme, ne voulant pas avoir la mortification de voir, sous ces yeux, adjuger au plus offrant ses instruments et ses meubles.

La séance continua.

Distracts, quoi qu'ils en fussent, de l'incident qui venait d'avoir lieu par de nouveaux intérêts, les marchands ne songèrent plus qu'à se disputer à vil prix les dépouilles du malheureux Fischer.

Un buffet de chêne massif, parfaitement sculpté était particulièrement l'objet de leurs convoitises. La mise à prix ne fut que de trois florins. Il monta rapidement à trois, quatre, cinq ducats, et il allait appartenir à celui qui en offrait quelques florins de plus, quand une voix cria, cette même voix qui déjà leur avait causé une si cruelle déception :

— Neuf ducats !

Dans leur camp l'alarme fut vive. Comme précédemment, ils voulurent douter que ce fût sérieux et se flattèrent un instant de voir l'enchériseur, faute de pouvoir payer, couvert de confusion. Mais le même jeune homme qui une première fois était allé au bureau, y alla une deuxième fois compter ses ducats et retirer sa quittance.

Néanmoins ils tinrent bon encore. Dans leur conviction, ces folles enchères ne pouvaient manquer d'avoir un terme. En supposant l'extravagance de ces jeunes gens inépuisable, il ne devait pas en être de même de leur bourse, et il était probable qu'à force d'y puiser ils finiraient par en trouver le fond.

Il n'en fut rien.

À chaque mise en vente nouvelle, la même scène se renouvela. Tous les meubles, tous les lots d'instruments furent successivement adjugés au même inconnu qui, le sourire aux lèvres, perça la foule et alla au bureau y ranger ses pièces d'or.

Insensiblement, parmi les revendeurs, s'élevaient élevés, des cris d'indignation et de colère. Quelques-uns avaient déserté la salle. D'autres n'avaient pas craint de dire :

— Ces jeunes gens sont fous. Ils ont été trop tôt émancipés. Il faudra que la justice s'en mêle.

Leur mauvaise humeur n'avait pas empêché la vente de suivre son cours, et les piles de ducats de se multiplier sur la table. C'était fabuleux. Chaque objet avait été payé en moyenne trois fois plus qu'il ne valait. On arriva au piano.

Fischer, qu'on alla prévenir, accourut comme un fou. Dans sa préoccupation, il ne vit rien, ni que

le bureau était chargé d'argent et d'or, ni que dans la salle, où se pressait la foule une heure auparavant, il ne restait plus ça et là que quelques personnes. Ne songeant qu'à l'enchère qui allait avoir lieu, il prit un siège et s'y tint immobile.

— Un piano en acajou, dit le commissaire-prieur, à cinq octaves et demie, deux cordes, deux pédales... trois ducats !

— Quatre ducats ! dit aussitôt Fischer.

— Quatre ducats !

Se tenant caché derrière ses amis et déguisant sa voix, Mozart dit à son tour :

— Cinq ducats !

— Cinq ducats !

Le vieil accordeur, qui ignorait absolument ce qui s'était passé, ne ressentit encore aucune inquiétude.

— Six ducats ! dit-il d'un air triomphant.

L'instrument ne valait pas cela, et il ne pouvait croire qu'un enchériseur serait assez fou pour en donner d'avantage.

Aussi sa stupeur fut-elle grande quand il entendit crier :

— Huit ducats !

Il tressaillit, la sueur lui vint au front, il trembla de tous ses membres.

— Neuf ducats ! balbutia-t-il.

Et avant même que l'autre voix se fit entendre, dans sa crainte folle de se voir enlever l'instrument, il ajouta ne sachant plus ce qu'il faisait, renchérissant sur lui-même :

— Dix ducats !

— Dix ducats !

Il se fit un grand silence, un silence soennel. Fischer ne respirait plus, il étouffait, il se sentit défaillir.

Qu'on juge de son émotion, quand cette enchère retentit à ses oreilles :

— Quinze ducats !

Il jeta un cri étouffé, ferma les yeux, s'affaissa sur le dossier de sa chaise et y resta anéanti.

Pendant qu'on s'empressait autour de lui et qu'on s'assurait qu'il n'y avait rien de grave dans son état, Mozart avait de nouveau recours à sa cassette, se faisait délivrer quittance, donnait l'ordre de porter l'instrument chez lui et s'échappait au moment même où le vieillard rouvrait les yeux.

Le premier souvenir qui se dégagait du cerveau troublé de Fischer fut celui du piano. Il le chercha des yeux, et ne le voyant plus, retomba sous le poids d'un muet et sombre désespoir.

Sa femme, la victime résignée de ses passions et de son orgueil, lui prit les mains, essaya de le ranimer. Elle savait déjà le chiffre surprenant auquel avait atteint la vente.

— CHARLES BARBARA

(à continuer.)